

# « Nous ne le saurons peut-être jamais... »

Ce jour, je reçois un appel d'un jeune entrepreneur qui cherche à monter une plateforme de mise en relation entre praticiens et patients essentiellement dédiée à la prise de rendez-vous. Il s'adresse à moi parce qu'il a vu que j'utilise l'une d'entre elles. Son objectif est de me poser quelques questions pour tenter de cerner les limites de son concurrent et, bien évidemment, proposer un service qui offre une « expérience utilisateur » au plus près des besoins et attentes des consomma... heu... des praticiens et patients.

Pour la petite histoire, j'hésite chaque semaine à me désengager de ce service: l'idée initiale était de voir ma consultation s'étoffer un peu. Alors bon, ça a un peu fonctionné, mais je me suis rendu compte que même les patients qui m'étaient adressés par les collègues prenaient parfois rendez-vous via la plate-forme et non par téléphone comme il était de coutume jusque là... Fichtre!... Me v'là bien embarrassé... Et si je me retire de cette plate-forme, continueront-ils de prendre rendez-vous? Quelle est alors la « viabilité de mon modèle économique »?...

De la même manière, j'hésite à consacrer du temps pour cet échange, mais ce nouvel embarras se présentait finalement presque comme une façon, si ce n'est de dépasser, au moins d'avancer un peu sur le précédent. Donc je me prête au jeu.

Et très vite les questions me confrontent à ce qu'implique le fait de prendre attache avec ce type de plate-forme. Mon interlocuteur prend l'exemple d'un praticien qui est confronté à des échanges parfois nourris avec l'une de ses patientes entre chaque séance, considérant qu'il s'agit là d'un travail qui n'est pas facturé, il s'en plaint. Ni une ni deux, notre Start-upper créatif imagine que la plate-forme pourrait aussi proposer un service de messagerie qui permettrait de facturer ainsi les échanges! Brillantissime!

Comme quelque chose me pique un peu dans cette belle logique, je rétorque qu'à mon sens, si le praticien trouve ces échanges si envahissants, il ne tient qu'à lui de préciser le cadre du travail dans lequel il est engagé avec cette patiente. Mais la réponse me paraît un peu téléphonée et j'ajoute néanmoins qu'à proposer un tel espace, l'appel d'air fonctionnerait à coup sûr et la tarification avec. Et puis quand même je finis par me formuler ce qui me chatouillait depuis le début.

Dans le fond, là où le praticien cède de sa responsabilité vient la plate-forme. Wo Ich war, kommt Die Plate-Forme...

Alors vous pardonneriez ma naïveté mais je réalise de façon plus vive comment la plate forme instille comme un tiers qui oriente la formation du cadre donné à la relation, au travail engagé entre le praticien et le patient. Pensée qui m'empêche de considérer que je ne l'utiliserais que comme un outil mais également que la plate-forme se sert de moi. Et plus douloureux, que j'ai signé (numériquement bien sûr) pour donner mon accord.

Pourrais-je me débarrasser de cet embarras en considérant que c'est le psychologue qui sollicite le service de la plate-forme et non l'analyste? Pff, ça ne tient pas longtemps... Après tout, le fait de louer son cabinet comme un certain nombre d'entre nous, n'est-ce pas aussi une façon d'être « infiltré » par un tiers? N'y a t-il pas là aussi un impact du propriétaire, du loyer, des charges, sur le cadre? Mais dans le fond, n'y a t-il pas toujours du tiers qui vienne influencer un cadre, une pratique? Les écrits de Freud, les séminaires de Lacan, l'association, les échanges avec les collègues, ma femme, etc.; l'Autre en somme.

Vous me direz que tout de même, tout cela n'est pas du même registre! Assimiler une plateforme de rdv, le propriétaire et quelques autres, voilà bien quelque chose de singulier! Et bien, je vous l'accorde!

Car l'Autre que nous convoquons ici est bien celui du cadre, de la parole, du contrat, celui que d'aucuns auraient probablement placé du côté du Père. Dans cette perspective, le Père serait-il en passe de céder la place aux GAFAM et aux algorithmes?

Il me semble que nous affleurons alors la question éthique de notre positionnement: quelle place donner à la parole et à la pensée de mes collègues? Quel sera le poids des conditions de « location » que j'aurai accepté? Quelle part déciderai-je de déléguer à la plateforme? Au-delà d'un « je n'avais pas vraiment le choix » ou « faut bien vivre avec son temps ».

S'agit-il d'établir une ligne morale? Qui dirait que s'inscrire sur ces plate-formes « c'est (pas) bien »? Comment vivre avec son temps numérique?...

Nous pourrions ergoter des heures durant dans un jeu de pour et contre mais je crains que nous ne passions de fait à côté de notre objet. Encore que ce questionnement soit légitime: c'est déjà une lecture que d'indiquer que le praticien cède de sa responsabilité, c'est à dire recule sur le terrain de la responsabilité au profit de la plate-forme.

Mais au-delà de la dimension anecdotique de cet épisode et de la lecture que nous en faisons, nous questionnons plus largement la façon dont le numérique est venu infiltrer notre quotidien d'analyste et par là nos pratiques.

Pourquoi ne pas revenir à une pratique très freudienne qui serait de l'observer chez nous analystes et d'en témoigner, autrement dit, de ne pas seulement se réfugier derrière nos cas?

Qu'est-ce que « consulter » son téléphone à la tribune pendant qu'un collègue s'y exprime? Qu'est-ce qu'utiliser la « visio » par temps de pandémie? Qui pour reconnaître par exemple qu'il « consulte » son portable (mail, page web), si ce n'est, envoie des messages, quand l'analysant est allongé?

Qui pour dire les implications en terme de cadre et de pratique, de disponibilité, de transfert? Qui échappe au regard inquiet vers l'objet avec des pensées du type: « Et pourtant je lui avais dit de m'envoyer un message quand il arrivait »?...

A moins qu'il ne s'agisse de rien de différent que de prendre un livre ou consulter son agenda, prendre des notes, penser au menu de ce soir? Une variante de l'attention flottante?<sup>1</sup>

Ajoutez y le comique de la situation suivante: l'analysante s'interroge:

« Est-ce que je vais rester dans ce cercle infernal?

- Nous ne le saurons peut-être jamais. », répond promptement, de cette inimitable voix d'intelligence artificielle, le téléphone de l'analyste... L'objet, par quelque manœuvre inattendue probablement liée à la voix de son maître s'était enclenché et avait « entendu » la question. Etrange manifestation d'un Autre désincarné<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Bien entendu, nous tomberons d'accord sur le fait que cela réfère à la clinique du cas, mais pas seulement...

<sup>2</sup> Comme une voix déportée: l'humanité a fait émerger, et réciproquement, la trace, la parole et le langage. Ainsi, l'on a pu (se) parler, peindre, lire les traces puis écrire et ainsi « réduire les distances » en faisant voyager la trace, c'est à dire créer un nouvel espace; avec l'arrivée du téléphone c'est l'objet voix qui voyage, avec le cinéma l'objet regard, encore plus vite et plus loin! Enfin, les technologies numériques actuelles rassemblent traces, voix et regard en les désincarnant, en les déportant à l'extrême, faisant émerger un nouveau territoire, c'est à dire un nouveau rapport à l'espace, au temps et à l'Autre . Si l'écriture est la langue de l'absent ( dicit Freud dans Le malaise dans la civilisation ), que dire de cette écriture algorithmique qui crée l'intelligence artificielle? Elle crée l'extrême de cette absence qu'elle contenait déjà, celle d'une humanité disparue mais dont la trace continuerait de « fonctionner »! Elle continue sans l'humanité tout en en étant le produit, incarnation suprême de l'objet, la réalisation de « a ». Horizon fantasmatique - au sens où la

Nous le nommons « Autre », faute d'appellation contrôlée et parce que désormais ça « parle » et même ça « répond »; sous une forme inversée?... Si nous ne sommes plus dans le registre de l'Autre, de l'autre sexe ou encore de l'Autre comme trésor des signifiants, alors de quel registre d'Autre s'agit-il?

Comme si l'Autre, et probablement pas seulement, avait subi un quart de tour topologique, laissant de son ancrage dans le corps pour basculer vers une forme de symbolique pur, découvrant ainsi un nouveau réel.

Tout se présente comme si le langage ou du moins ce symbolique pur avait partiellement quitté les humains pour se réincarner dans les machines et ainsi « recoloniser » les corps: si nos téléphones portables sont quasiment greffés sur nos mains, pensez également à toutes ces greffes incluant de mini-ordinateurs, la puce d'Elon Musk<sup>3</sup>, certaines versions du transhumanisme si ce n'est du post-humanisme.

Après tout, nous avons tendance à envisager nos smartphones et le numérique comme nos petits esclaves du quotidien, à notre service pour le moindre caprice à toute heure du jour et de la nuit, mais l'inverse est également vrai. Nous nous savons également asservis à ces petites machines qui « écoutent » nos conversations, pistent nos recherches, évaluent nos performances sportives et notre sommeil... et proposent des interprétations à nos patients!<sup>4</sup>

Là où était le silence de l'analyste vient l'Autre numérique...<sup>5</sup>

Nous pourrions en rester là et dresser ainsi à notre tour la perspective catastrophique d'un monde qui court à sa perte, des sujets qui disparaissent et se font objets, réduits à des piles qui nourrissent la Matrice faisant des analystes les derniers remparts, héros de la résistance contre la désobjectivation galopante portée par la numérisation non moins intense.

---

réalisation du fantasme équivaut à la disparition du sujet - qui a également son pendant écologique avec une humanité détruite par les conséquences d'une pollution qui resterait comme la trace indélébile de sa présence.

<sup>3</sup> <https://www.futura-sciences.com/tech/actualites/intelligence-artificielle-neuralink-elon-musk-fait-demonstration-implant-cochons-66830/>

<sup>4</sup> Il est entendu qu'au-delà de la boutade, nos petites machines « reconfigurent » nos existences, de nos modes de rencontres, notre rapport au corps, à la parole, et remodelent ainsi l'humanité tout aussi violemment que silencieusement; la plupart du temps.

<sup>5</sup> Nous pensons à cet article de Marie Leduc-Lusteau - [https://www.huffingtonpost.fr/entry/une-societe-ou-lon-met-du-psy-partout-effraie-quelque-peu-la-therapeute-que-je-suis\\_fr\\_5d777b45e4b064513574712b](https://www.huffingtonpost.fr/entry/une-societe-ou-lon-met-du-psy-partout-effraie-quelque-peu-la-therapeute-que-je-suis_fr_5d777b45e4b064513574712b)

Or, il n'en est rien. Ce serait d'ailleurs donner une drôle de place à la psychanalyse et aux psychanalystes. Qu'ils aient à faire entendre leur voix dans la société pourquoi pas; chacun jugera de l'opportunité d'une telle prise de parole.

Mais nous avons développé une méfiance farouche de l' « avant c'était mieux-tisme », non moins effrénée que de son pendant le « tous ces progrès c'est formidablisme ».

Autrement dit, nous n'avons aucune raison de nous réjouir de ce que des Intelligences Artificielles soient créées pour venir en place de psy par exemple, mais après tout, et si elles étaient « meilleures » que le psy?... Légère provocation...

Quoi qu'il en soit, la constitution et la présence de ces nouveaux espaces, notamment sur le plan topologique, liées à l'introduction des technologies dites numériques nous obligent au minimum à nous interroger, en tant que psychanalyste, sur la façon de les penser mais aussi la place que nous choisissons de leur donner, voire qu'elles nous donnent, tout en essayant également de déterminer, dans ces nouvelles coordonnées, la place qu'y prend la psychanalyse et celle que nous souhaitons lui donner.

C'est à dire que nous pouvons à l'infini considérer les incidences subjectives de ce virage civilisationnel, si nous nous en pensons exclus ou faisons comme si, pas besoin de GPS pour prévoir la sortie de route, par certains aspects, déjà bien entamée. Peut-être sera-t-il également nécessaire de jeter un oeil dans le rétroviseur pour apprécier ce qui aura rendu possible cette infiltration qui par certains aspects s'apparente à une effraction silencieusement consentie.